

Non : C'est pas gai!

L'homme blessé

Michel Coulombe

Volume 4, numéro 2, septembre–octobre 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34794ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coulombe, M. (1983). Compte rendu de [Non : C'est pas gai! / *L'homme blessé*]. *Ciné-Bulles*, 4(2), 12–12.

dire, pudiquement les corps enlacés, accomplissant ce prodige de faire croire au spectateur qu'elle suggère ce qu'en réalité elle montre.

En définitive, *L'Homme blessé* ne met rien d'autres en scène que le désir et l'attraction instinctive des corps. Le fait que la passion dont nous sommes témoins ait pris forme entre deux hommes n'a qu'une importance anecdotique. L'action qui se déroule devant nous transcende les distinctions de genres. Elle concerne tous les publics et chacun devrait pouvoir s'y reconnaître. A conseiller aux passionnés, quelque soit leur orientation libidinale.

Pierre Roberge

NON: C'est pas gai!

Il suffit qu'un film commercial aborde de plein front l'homosexualité - ce que tarde à faire Hollywood - pour qu'aussitôt il fasse l'objet de vives discussions et partage spontanément le public en deux clans. Des films-chocs comme *Taxi zum Klo* et *Querelle* ont soulevé, au Québec comme ailleurs, bien des passions et appelé des lectures très différentes. D'un côté, celle des hétérosexuels qui, un peu désarçonnés, fortement conditionnés par une accumulation de personnages grotesques du style de *Chez Denise* et de *La cage aux folles*, déclarent, à la sortie du cinéma, qu'au bout du compte, il pourrait tout aussi bien s'agir d'un homme et d'une femme. De l'autre, à des kilomètres de là mais à la sortie du même cinéma, la perception des homosexuels qui, émergeant de la clandestinité pour venir en nombre évaluer le miroir, émettent un jugement sans appel: accepté ou rejeté. Ce portrait - à peine caricaturé - de la réception des films portant sur l'homosexualité s'applique tout à fait à *L'Homme blessé*. Ce film a ramené à la surface les propos récupérateurs des premiers et les verdicts éclairés des seconds.

Pourtant, le dernier long métrage de Patrice Chéreau (*La chair de l'orchidée, Judith Terpeauve*) n'est pas un film sur l'homosexualité mais bien un film consacré aux destins malheureux de deux hommes qui, attirés l'un vers l'autre, ne parviennent pas à se rejoindre. Le résultat ne cherche nullement à dépeindre les milieux homosexuels, pas plus d'ailleurs qu'il ne s'emploie à expliquer l'homosexualité. Il la présente comme admise - quoique clandestine -, comme partie intégrante du réel.

Malheureusement, *L'Homme blessé* ne parvient pas à obtenir l'entière adhésion du spectateur car il choisit d'être volontiers sordide, foncièrement pessimiste, résolument dénotant, ce qui le rend, somme toute, singulièrement indigeste. Parce que l'atmosphère revêt plus d'importance que l'anecdote, Chéreau ne révèle que très peu de choses de ses personnages, accordant une large place aux zones ombragées, au doute, à l'incertitude. Faut-il croire Jean lorsqu'il prétend être flic? Bosmans quand il parle de sa femme? Que faut-il comprendre lorsqu'Henri évoque cet ami de sa jeunesse? Le film ne le dit pas. D'ailleurs, *L'Homme blessé* dit bien peu de choses.

Résumons tout de même l'histoire. Un jeune provincial, Henri, se rend à la gare avec ses parents, un père grognon et une mère insupportable, pour y accompagner sa soeur qui part en voyage. Errant dans la gare, Henri est suivi par Bosmans, un bourgeois plutôt voyeur, puis il rencontre Jean qui l'embrasse et dont il s'éprend. Dès lors, échappant à un environnement familial abrutissant, Henri-le-puceau devra compter sur Bosmans-l'homosexuel-honteux pour retrouver Jean-l'insaisissable. En fin de parcours, il ne pourra prendre Jean sexuellement qu'à la faveur de son sommeil. Il choisira plutôt de

s'allonger, nu, sur le corps aimé pour l'étrangler et, du même coup, parvenir à se libérer. Je t'aime, je te tue.

Le pessimisme de tous les instants de *L'Homme blessé* devient vite insupportable. Tout est sombre, moche, déprimant. La vie ressemble à un long tunnel en cul-de-sac. On se prend même à se demander pourquoi Chéreau n'a pas tourné son film en noir et blanc, tellement la couleur s'accorde mal avec une telle descente aux enfers.

Tous les couples hétérosexuels sont voués à l'échec, qu'il s'agisse des parents d'Henri qui font chambre à part, des hommes mariés qui délaissent leurs femmes pour se payer des éphèbes indifférents, de la compagne de Jean qui apprend à composer avec l'absence de l'autre ou de l'homme à bicyclette qui pleure interminablement ses amours incomprises. Les homosexuels quant à eux appartiennent à la nuit; ils se prostituent ou se contentent d'une rapide séduction. Jean et Henri ne parviennent pas à se soustraire à cet univers sans espoir. Comme tant d'autres ils se voient dans les coins sombres d'une gare anonyme ou dans une chambre minable sans jamais réussir à être ensemble. Pourtant, Henri est même prêt à marchander son corps pour l'amour de Jean. Quelque chose d'impalpable, allez donc savoir quoi, éloigne l'homme de l'adolescent. Quelque chose aussi les rapproche. Cruellement étouffée alors même qu'elle cherche à exploser, la passion rue dans les brancards, appelant ainsi un dénouement tragique.

A travers toutes ces vies gâchées, au milieu de tous les morts-vivants qui vont et viennent, anéantis par l'habitude ou froissés par le temps, le récit de Chéreau demeure assez pudique. Il ne faut surtout pas attendre de *L'Homme blessé* des scènes d'amour aussi explicites que celles qui ont fait la gloire du film allemand *Taxi zum Klo*. Le spectateur n'en quitte pas moins la salle mi-dégoûté par un tel étalage de la détresse humaine, mi-déçu par une histoire et des personnages qui promettent beaucoup plus qu'ils ne donnent effectivement.

L'un des principaux problèmes de *L'Homme blessé* provient de l'incroyable divorce qui persiste entre le décor, d'un réalisme impitoyable, et le récit, inscrit hors du temps, plus mytique que quotidien, nullement préoccupé par les explications ou par la logique des événements. On imagine très bien Henri et Jean, évoluant au théâtre dans un décor non réaliste, très stylisé, à la mesure de leurs destins de personnages tragiques.

Somme toute, pas un mauvais film mais une descente aux enfers un peu trop abrupte, un peu trop nébuleuse. A éviter si vous êtes de tempérament dépressif...

Michel Coulombe



L'une fonce, l'autre pas. Hanna Schygulla et Angela Winkler dans *L'Amie* de Margarethe von Trotta.